

Un automne comme les autres

André Belleau

Volume 12, Number 5-6, September–December 1970

Paroles pour un futur

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60730ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Belleau, A. (1970). Un automne comme les autres. *Liberté*, 12(5-6), 12–14.

Un automne comme les autres

Le long du boulevard Gouin, le rouge violacé des érables éclatait sur les ormes en taches violentes. Quatre cent cinquante arrestations. Deux mille perquisitions. Le transistor écrasé sur l'oreille, toute ma conscience réduite à tenir très exactement dans l'étroite amplitude d'une voix, je marchais engourdi, sans voir.

Les arbres avaient gardé leurs feuilles, même les ormes je pense, qui d'ordinaire commencent à les perdre dès la fin d'août. J'en étais devenu moins fébrile. J'allais avoir plus de temps. Notre automne est si bref qu'on peut le manquer sans bien s'en rendre compte, par simple distraction.

La voix répète que le grand Trudi-Truda s'adressera à la population dans quelques instants.

En réalité, septembre avait été pluvieux et froid mais octobre était exceptionnellement beau. Apercevrais-je Patricia le premier là où j'allais par les rues d'Ahuntsic, mon transistor à l'oreille réfractant ma propre violence ? Ou me saisirait-elle comme il arrivait quelquefois, surgie à mon côté je ne sais comment, par l'insistante bien que légère pression de ses doigts sur mon bras ? Il nous restait quelques jours encore. Une fusée de lumière rousse avant l'hiver. A travers la grille du parc Nicolas-Viel on reconnaît la rivière des Prairies. Elle est large à cet endroit entre des rives basses. C'est un fleuve lent de plat pays.

Des images de cinéma remuaient dans ma mémoire, images de Vistule ou de Danube figés dans des espaces pâlis. Il me semblait qu'Ahuntsic en raison de sa consonance pourrait bien être le nom d'un village tchèque. Il est exact que la rivière des Prairies faisait pâlir la lumière d'octobre. En fait les choses ne se passent pas ainsi un peu plus au sud, rue Prieur ou rue Sauriol. Vers la mi-septembre la lumière jaunissait tout d'un coup, pendant quelques jours les après-midi sont angoissantes à force d'intensité, mais si octobre est exceptionnel, comme ce fut le cas cette année-là, l'air quand même plus frais n'empêche pas les petits cottages rouges de se couvrir de flammes.

Le grand Trudi-Truda parlera.

Je me doutais que Patricia n'était pas vraiment de connivence avec l'automne. Quand j'essaie de me rappeler cette période, je revois Patricia très nettement associée à d'autres moments. Des bourrasques dans des rues bordées d'entrepôts avec partout des morceaux de glace fondante. Des soirs neigeux imprégnés d'eau. En tout, Patricia m'emmenait plus loin que je ne voulais aller.

Le transistor qui me contenait depuis des jours me commande d'être prêt.

Le grand Trudi-Truda parle.

Je me sentais envahi par un étrange sentiment d'irréalité. A qui, à quoi rapporter cette voix métallique, curieusement dépourvue des inflexions de la vie ? Pourtant tout existait sans tricherie dans ce coin de Montréal que je connais depuis longtemps. Il y avait des érables noirs. Des enfants rentraient de l'école. J'essayais d'imaginer pour cette voix et ce qu'elle disait une apparence sinon un corps. Je n'entrevois qu'une sorte de statue parlante, étonnant simulacre, avec quelqu'un derrière (ou peut-être même à l'intérieur) s'affairant aux commandes. Cette hypothèse extrême, aussi paradoxal que cela puisse sembler, me rassurait. Elle permettait d'expliquer certains faits incompréhensibles autrement. Supposons que l'opérateur tourne le mauvais bouton, insère le mauvais ruban : la statue pouvait aller tout droit conseiller aux Blancs

du Mississipi de ne pas se laisser bousculer par les Noirs. C'était très vraisemblable, compte tenu du mécanisme. A la limite, il ne fallait pas s'en étonner, une telle statue pouvait dire à peu près n'importe quoi : que les pauvres ne savent plus où placer leur argent, que les chômeurs n'ont pas assez de bras tant ils sont occupés, que les tulipes poussent en juillet et le blé d'Inde en janvier. Criez KILL THE FRENCH PIGS, elle sussurera des bénédictions.

Le grand Trudi-Truda cesse de parler.

Le décor que j'aimais n'avait pas changé. Il faisait un peu froid. Je me hâtais maintenant.

Je dirais à Patricia qu'il fallait chaque année traverser la véhémence des saisons. Bientôt il y aurait l'hiver.

ANDRÉ BELLEAU